



«Velvet», de Nathalie Béasse, au TU, à Nantes, en novembre 2024. ©PHOTO MARIE DE LAZE

## RENCONTRE

Les spectacles de Nathalie Béasse n'ont pas d'équivalent. Depuis vingt ans, la metteuse en scène, venue des arts plastiques, invente des pièces comme des paysages ou des poèmes, qui laissent une trace profonde dans l'inconscient. En janvier, elle s'installe au Théâtre de la Commune, à Aubervilliers (Seine-Saint-Denis), avec une programmation multiple, qui permet de voir ou revoir une de ses précédentes pièces, *Le Bruit des arbres qui tombent* (2021), et de découvrir une création, magnifique, *Velvet*. Nous parcourons avec elle les motifs qui courent au long de ses spectacles, comme une vaste tapisserie aux variations infinies.

**Béasse** Dans *Velvet*, tout part de lui, un immense rideau de velours rose fané, qui occupe l'entière largeur de la scène. Mais il y en a eu beaucoup d'autres, dans ses précédentes pièces : des rideaux de toutes couleurs et de toutes tailles. «*Le rideau, c'est d'abord le théâtre. Avec Velvet, j'aurais aimé de raconter mon rapport au théâtre. Un rapport qui n'est pas basé sur l'histoire, le récit. Que provoque le simple fait d'entrer dans une salle, de s'asseoir et d'attendre, devant un rideau fermé? Velvet est un hommage au théâtre au sens de la machine-ric, de l'instant, de la projection intime de chaque spectateur. Tous mes rideaux sont en velours : une matière projection qui fait palpiter*

la couleur. Le rideau, c'est un seuil : que se passe-t-il derrière? C'est l'autre côté du miroir, qui n'a toujours attiré. On espère qu'il ouvre sur un monde parallèle, comme chez David Lynch. Et c'est une peur, aussi : quelque chose de très beau, mais qui peut être terriblement étouffant. Il incarne l'omnipotence, la douceur, la promesse. Et derrière ce grand rideau, il y en a d'autres, en une forme de chorégraphie.»

**Rose** Le fil court tout au long de son travail : de *Rose* (2014), spectacle initialement inspiré du *Richard III* de Shakespeare, à ce rose éteint, posé, qu'elle a choisi pour *Velvet*. «C'est étrange, car ce n'est pas du tout une couleur que j'aime et que je porte. Ici, elle est de fondre de la peau, de la chair. Une couleur mélancolique, aussi. Le motif de la rose traverse mon

«Les objets, c'est mon langage : un caillou avec une valise à côté, c'est comme sujet-verbe-complément, pour moi»

NATHALIE BÉASSE  
metteuse en scène

travail. Le mot me suit, dans un certain rapport nostalgique au monde. C'est lié à l'effacement, et à la mort, très présente dans ce que je fais. Les roses fanent vite, et meurent. Ce rose finit est une couleur un peu triste, qui évoque un monde féminin, tchékhovien, la

campagne, les maisons de famille. Je me suis inspirée pour le spectacle de plusieurs tableaux de Whistler, des portraits de femmes qui se confondent avec le rideau devant lequel elles posent. Ce rose-là présente la fragilité, mais une fragilité mise en grand, comme un étendard. Et le hasard a fait que, pour cette création, je rencontre une nouvelle interprète qui a été la muse du spectacle, et qui se nomme Aimée-Rose Rich...»

**Animation** Dans les spectacles de Nathalie Béasse, tout palpète, tout a une âme. Les matières, les objets, les corps. «Dans *Velvet*, j'aurais aimé que le rideau vive, qu'il parle, et qu'il nous parle des femmes, notamment. J'ai toujours aimé des matières et des décors. Je pense que c'est pour dépasser notre rapport à l'humain, que je trouve parfois compliqué, violent.

Et donc l'essai d'apporter de la contemplation, d'apaiser le brouhaha extérieur et d'arrêter le public à redescendre dans le calme. J'aurais besoin de parler du chaos, mais à ma manière : par l'image, l'objet, le corps, et non par la parole. J'ai toujours eu la sensation que c'est respiré plus tard, quand j'ai eu beaucoup de poésie. Rainer Maria Rilke, entre autres, m'accompagne depuis toujours, et avec lui l'idée de poèmes sur l'âme invisible. Je prends le temps d'écouter ce qui existe : l'architecture, les paysages et les objets. Dans le processus de création, ils sont là d'emblée : les costumes, les valises, les cailloux... C'est mon langage, en fait : un caillou avec une valise à côté, c'est comme sujet-verbe-complément, pour moi, je dis toujours aux interprètes que les objets sont des partenaires de jeu, qu'il faut danser avec eux, en prendre soin. Humaniser la matière.»

**Animal** Empaillé. Il traverse lui aussi tous les spectacles de Nathalie Béasse. «C'est fou, parce que je n'en voudrais pas chez moi... À travers eux, il y a un hommage à la sauvagerie, qui va avec la nature. Mais un hommage mortifère, évidemment. Il y a une forme d'abusivité à empailer et donc à tuer des animaux pour les garder. Une forme de cruauté que j'ai envie de représenter sur scène. Un rapport à la nature, à l'animalité, qui est resté. Ce, ce rapport à l'animalité m'intéresse. Ce débordement de vivacité, cette pureté. J'ai beaucoup travaillé ce débordement dans les figures masculines de mes spectacles : ces moments où tout explose de violence, très animaux, instinctifs, impulsifs. L'animal empaillé, comme la nature morte, que j'aime aussi, raconte beaucoup d'un certain rapport à la na-

«J'essaie d'apporter de la contemplation, d'apaiser le brouhaha extérieur»  
NATHALIE BÉASSE  
metteuse en scène

ture que l'on disait almer, mais que l'on figeait dans sa morbidité. Avec cette création, je voulais mettre la mort sur le plateau.»

**Burlesque** L'humour qui sauve, pour Nathalie Béasse. «Des mes études aux Beaux-Arts, cette question du corps qui tombe, et qui raconte tellement de choses à travers la simplicité de la chute, m'a fascinée. Ce lâcher-prise de l'objet, du corps, la loi de la gravité et de la chute, la maladresse, et ce que cela provoque comme événements qui décalent la vie ordinaire. Comment on se moque de l'humain et de ses travers, de ses colères. Le burlesque, c'est avant tout de l'autodérision. Et puis, il permet de causer un peu l'esthétique, aussi, il amène des ruptures : c'est en pied de nez à ce que je suis en train de faire, quand cela devient trop poli, trop sérieux, je travaille beaucoup comme un enfant sur son terrain de jeu. Je construis, je casse et je reconstruis. Et ce n'est pas grave. Cette idée du "ce n'est pas grave" est fondamentale dans le burlesque : c'est Buster Keaton qui voit sa maison lui tomber dessus [dans *La Maison démontable*, 1920], et il est là, classe et impassible, en plein milieu de la porte. Cette idée que l'on continue malgré les choses qui tombent, elle m'est très chère.»

**Femmes** Elles sont plus présentes que dans les derniers spectacles, où Nathalie Béasse était allée voir du côté des hommes. Et elles sont associées à une autre couleur : le rouge, qui se déverse sur elles en nappes inextinguibles, ou les accompagne comme un long fil saignant. «C'est venu de la rencontre avec Aimée-Rose Rich, à travers laquelle j'ai eu envie d'exprimer quelque chose de l'ordre du secret. Et de la violence. J'ai créé ce spectacle pendant une année de guerre, et le sort des femmes dans ce monde d'horreur — l'Ukraine, le Proche-Orient — m'a perturbée. Mais l'artiste que je suis ne peut pas créer un spectacle directement sur le sujet. Je ne peux que l'effleurer à travers une couleur, des accessoires, qui expriment ce combat des femmes. Dans l'un des tableaux, je montre une femme rieuse, entièrement cachée, annulée, et compris son visage. Et le rideau se tire peu à peu et la dévoile. Elle se retrouve mise à nu devant le public, et elle assume sa féminité, sa colère, sa fragilité, ses chutes, son rapport au pouvoir. Et c'est lié à mon histoire, bien sûr, à ma position, à la difficulté de garder une féminité dans ce monde de brutes qu'est aussi le spectacle vivant. De ne pas me transformer en homme pour gagner ce combat-là.»

**Valises** De toutes les couleurs, elles sont un accessoire indispensable de chaque création. «C'est un peu comme le rideau, finalement : elles représentent ce qui est caché, et que l'on transporte. Le jardinier du mal à lâcher. Elles s'incarnent pas tellement le voyage, pour moi, plutôt la famille, le secret. Je les remplis de pierres ou de bâches, en général. Et à chaque fois, elles s'ouvrent et laissent tomber leur contenu. On continue à avancer, et on laisse une partie du fardeau sur la route. C'est donc le chemin, plus que le voyage : on est obligés de quitter des choses, pour s'alléger et continuer à avancer. Les psychanalystes adorent mes spectacles.»

FABIENNE DANGE

*Velvet* et *Le Bruit des arbres qui tombent*, Théâtre de la Commune, Aubervilliers (Seine-Saint-Denis), du 11 au 22 janvier. Toutes les dates sur [Cienathaliebeasse.net](http://Cienathaliebeasse.net).

## Nathalie Béasse, de l'autre côté du rideau

Plongée dans l'univers de la metteuse en scène venue des arts plastiques, dont «*Velvet*» et «*Le Bruit des arbres qui tombent*» sont présentés au Théâtre de la Commune, à Aubervilliers

### «Velvet», une pièce taillée dans l'étoffe du théâtre

**COMMENT DIRE L'ENCHANTEMENT** d'un spectacle irraisonnable, à quoi seules peuvent se comparer les créations du Théâtre du Balcon de François Tanguy ? Un rideau, ce *Velvet*, présenté à la Commune d'Aubervilliers, en est un, une oasis au milieu du chaos, pour laisser libre cours au rêve, traverser le miroir et fuir les ravages d'un réalisme pesant et sans imagination. À l'image du velours qui donne son titre au spectacle, *Velvet* semble taillé dans l'étoffe même du théâtre, et dans celle du temps. La metteuse en scène Nathalie Béasse travaille en peintre, fait tressailler l'invisible, orchestre un ballet de rideaux, de toiles peintes et de pendillonnements d'une beauté somptueuse. Rien ne pèse ni ne pose dans ce spectacle où, pourtant, passent mille évocations de nos temps maussais. Des femmes se débarrassent des corps morts qui les écrasent pour revêtir des cuirasses protectrices, qui n'arrêteront pas les blessures. Elles apparaissent, furtivement,

comme des Belles au bois dormant ou des Blanches-Neiges envoyant valser la cruauté des archétypes qui les étouffent, libérant une sauvagerie subversive.

#### Apparitions et disparitions

Un historien de l'art italien en costume blanc, dissertant sur la perspective et content de lui, à tout à coup le cerveau qui flâne, au sens littéral du terme. Une femme au foyer est saisie dans le désespoir ordinaire de sa condition, évoquant, comme en passant, les héroïnes de Chantal Akerman. Un soldat venu d'un autre temps, figé comme une figurine, est resservi des réserves — il va peut-être pouvoir servir. Des animaux empaillés nous regardent, provoquant un trouble indicible, un tremblement entre vie et mort, immobilité et frémissement.

*Velvet* est un ballet de fantômes, d'apparitions et de disparitions, qui pose tous les curseurs de la présence et de l'absence.

Un paysage sensoriel d'une douceur infinie, baigné par les musiques de Bach, de Max Richter ou du *Velvet Underground* (*Pale Blue Eyes*), qui invite au lâcher-prise. Un spectacle de peu de mots, dont la dimension proustienne est inscrite en filigrane, à travers l'une des principales inspirations de Nathalie Béasse : le peintre James McNeill Whistler, qui servit de modèle au personnage d'Elvir dans *À la recherche du temps perdu*.

Jamais la metteuse en scène n'avait poussé son geste aussi loin, signant avec *Velvet* son plus beau spectacle : écrire avec la couleur, la scénographie, le mouvement, la palpitation de la vie et des choses. Leur mélodie secrète, comme l'écrivait Rainer Maria Rilke. ■

F. D.

*Velvet*, de Nathalie Béasse, Théâtre de la Commune, Aubervilliers (Seine-Saint-Denis), du 11 au 18 janvier.